

Énergie et aménagement : villes industrielles planifiées du Québec, 1890–1950

Robert Tremblay

Volume 25, numéro 1, octobre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, R. (1996). Compte rendu de [Énergie et aménagement : villes industrielles planifiées du Québec, 1890–1950]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 25(1), 57–59. <https://doi.org/10.7202/1016098ar>

Exhibit Review

Énergie et Aménagement: Villes Industrielles Planifiées du Québec, 1890–1950

Robert Tremblay

Le Centre Canadien de l'Architecture tenait récemment une exposition sur la création et l'évolution de trois villes industrielles planifiées du Québec: Shawinigan (1899), Témiscaming (1917) et Arvida (1925). À l'aide de 400 pièces provenant de collections publiques et privées, les responsables de cette exposition ont voulu montrer comment des entreprises industrielles se sont faites les promoteurs de plusieurs types de cités-modèles en régions éloignées et jusqu'à quel point ces expériences ont contribué à l'implantation d'un urbanisme moderne au Québec durant la première moitié du XXe siècle.

Plusieurs critères ont guidé le comité scientifique quant au choix des trois villes industrielles devant figurer à l'intérieur de cette exposition. De prime abord, on a voulu privilégier des villes de compagnie construites près de sites hydroélectriques de manière à évoquer la place importante qu'occupait au Québec cette source d'énergie durant la seconde phase d'industrialisation, et de l'influence qu'elle a pu exercer sur la configuration urbaine des années 1890–1950. Par ailleurs, on a tenu compte lors de la sélection de facteurs plus pratiques tels que l'état de la recherche en histoire urbaine, l'existence d'un plan directeur d'aménagement pour chacune de ces villes, la possibilité d'identifier des architectes réputés, puis finalement la disponibilité et la qualité du matériel d'archives susceptible d'être exhibé. Le choix du cadre chronologique de l'exposition est justifié quant à lui par le fait que les années 1890 marquent l'avènement au Québec des premières cités – modèles planifiées entièrement par des compagnies, alors que les années 1950 signalent le désengagement du capital privé en matière d'aménagement urbain et la prise en charge de cette compétence par les pouvoirs publics municipaux.

La problématique qui sous-tend l'ensemble de l'exposition est exprimée, d'entrée de jeu, dans un des premiers panneaux didactiques destinés à l'intention des visiteurs. Deux questions y sont alors soulevées:

«La qualité de l'urbanisme et de l'architecture [dans les nouvelles villes planifiées] est-elle garante, comme l'espéraient leurs promoteurs, d'harmonie sociale, et, du coup, de meilleur rendement industriel? A-t-on, au contraire, en basant l'aménagement des quartiers et des résidences sur la structure hiérarchique des compagnies et des groupes résultants, exacerbé des fractures et des antagonismes entre cadres et ouvriers?»

Il y a donc une nette volonté de faire ressortir l'interaction entre les mobiles qui animaient les promoteurs industriels, en matière d'aménagement urbain, et l'accueil des populations locales à l'égard de ces projets innovateurs. Selon Robert Fortier, commissaire de l'exposition, "Villes industrielles planifiées du Québec, 1890–1950" fournit également au visiteur l'occasion de jeter un regard particulier sur divers thèmes développés par les

sciences humaines et sociales au cours des dernières années, que ce soit les utopies du capitalisme anglo-saxon au tournant du XXe siècle, le paternalisme patronal, le contrôle social, la culture ouvrière, ou encore les manifestations d'un contre-pouvoir syndical. Certes, il s'agit là d'un programme fort ambitieux, mais pas impossible à réaliser compte tenu de l'équipe multidisciplinaire d'historiens, de géographes et de spécialistes en architecture qui ont apporté leur concours en qualité de commissaires-conseils.

Signalons à titre indicatif que la présente exposition s'inscrit dans une démarche globale entreprise depuis quelques années par le CCA en vue d'améliorer la compréhension des enjeux sociaux, économiques et architecturaux à l'oeuvre dans la construction des villes canadiennes. D'ailleurs, "Villes industrielles planifiées" a été précédé d'une exposition sur "Montréal, ville fortifiée au XVIIIe siècle" en 1992, et sera suivi de deux autres de même envergure: l'une sur le modernisme architectural dans le Vancouver de l'après-guerre (1997) et l'autre sur la transformation de Montréal en métropole entre 1890 et 1930 (1998).

On accède à l'exposition "Villes industrielles planifiées" par une salle d'orientation qui est consacrée à l'examen de l'activité industrielle des trois villes et à l'identification des grands courants urbanistiques ayant prévalu dans chacune d'elles. Les premiers panneaux nous montrent les principales étapes d'implantation industrielle qui ont marqué Shawinigan, depuis la construction de la première centrale hydro-électrique en 1899 jusqu'à la mise en place d'un important complexe d'entreprises électro-chimiques durant la Première Guerre mondiale. En fait, les difficultés que posait à l'époque la transmission du courant continu sur de longues distances incitaient bon nombre d'entreprises consommatrices d'électricité à s'installer à proximité des lieux de production de cette source d'énergie. On y apprend également qu'en qualité de maître-d'oeuvre du site, la Shawinigan Water and Power (SWP) confia à la firme montréalaise Pringle and Son la préparation d'un plan d'ensemble de la cité nouvelle; organisé selon un tracé orthogonal, celui-ci combinait une vaste zone industrielle à un parc de 170 résidences réservées aux cadres de la compagnie. Témiscaming nous offre un bel exemple d'une ville-usine construite dans une région isolée, en plein coeur de la forêt. Attirée par l'abondance des matières ligneuses et la disponibilité de l'énergie hydroélectrique, la Riordon Pulp Paper Company s'installa sur un site vierge, en amont de la rivière Outaouais, pour y exploiter dès 1917 une usine de pâte de sulfite destinée à la production de rayonne pour les pays industrialisés. Ville fermée—sous l'égide d'une industrie unique—Témiscaming sera planifiée dès le départ par Thomas Adams, éminent urbaniste écossais, selon les principes des cités-jardins britanniques: adaptation du tracé des rues au relief, esthétique unifiée, terrains communautaires, massifs fleuris, etc. De son côté, Arvida doit sa naissance à l'Alcoa, géant américain de l'aluminium, qui, en 1925, décidait d'y installer la plus grande fonderie du genre en Occident. Bénéficiant

de ressources hydroélectriques peu coûteuses en provenance de la centrale d'Isle-Maligne (aménagée un an auparavant), l'Alcoa entreprend d'édifier autour de son usine un centre urbain à la mesure de son grand projet industriel. Pour ce faire, elle commande à l'architecte new-yorkais Harry Beardslee Brainerd un plan ambitieux pour une métropole régionale de 50 000 habitants, selon le principe de la *City Beautiful*, avec des quartiers résidentiels aux rues droites et courbes et un centre-ville conçu comme un *Civic Center* à échelle monumentale, face à l'usine.

Nous voilà donc en présence de trois cités-modèles planifiées qui récapitulent les grandes étapes de l'urbanisme en Amérique du Nord: la formule orthogonale avec ses amendements empruntés aux écoles d'inspiration américaine *City Beautiful* et *Park Movement* (1890-1920), l'approche plus intégrée au milieu physique et plus généreuse sur le plan social de la cité-jardin britannique (1910-1920), et le courant *City Efficient*, fruit d'une démarche multidisciplinaire visant à rationaliser l'aménagement urbain au profit d'un zonage rigoureux, d'une standardisation des habitats, d'une meilleure hygiène sociale et d'une prise en considération de l'automobile (1920-1930).

Une fois complétée la visite de cette salle d'orientation, on accède, à droite, aux deux pièces du musée consacrées à Shawinigan, au centre, à celle dédiée à Témiscaming, et à gauche, aux deux autres destinées à Arvida. Cette organisation physique de l'espace permet à tout un chacun de comparer l'aménagement de ces trois agglomérations à partir des plans d'ensemble, des équipements collectifs et des bâtiments privés ou publics. Parmi les oeuvres exposées, on y retrouve des plans d'architectes, des dessins d'arpentage, des photographies, des peintures, des maquettes et des manuscrits qui proviennent de 25 prêteurs, dont les archives publiques du Québec et du Canada, plusieurs municipalités et quelques compagnies comme Hydro-Québec, Alcan et Tembec. Trente-cinq photographies ont été également commandées au photographe montréalais Gabor Szilasi, de façon à rendre compte de la condition actuelle des trois villes.

Un certain nombre d'idées-maîtresses se dégagent à la suite de l'observation de l'ensemble du matériel exposé: d'abord, l'impossibilité pour les promoteurs des cités-nouvelles de se conformer au plan initial d'aménagement, ensuite, la permanence de la ségrégation spatiale des résidents selon l'occupation socio-professionnelle et l'appartenance ethnique, et enfin le caractère expérimental, voire innovateur, des villes planifiées au Québec.

Il semble que la mise en oeuvre du plan directeur d'une cité-nouvelle donne souvent lieu à des modifications importantes de la part des compagnies promotrices du développement urbain. Ainsi, à Shawinigan, on dut amender le tracé orthogonal prévu au plan Pringle de 1899 pour l'adapter à la topographie accidentée du site et au contour sinueux de la rivière Saint-Maurice; faute de ressources fiscales suffisantes, la municipalité dut également ajourner à plus tard l'installation des équipements

sanitaires et l'élaboration d'une ceinture verte insérées dans le plan initial, en vertu des principes du *City Beautiful*. Le même sort sera réservé au projet de cité-jardin que Thomas Adams avait conçu pour Témiscaming en 1917; malgré son insistance, la plupart des espaces communautaires qu'il avait prévus à l'intérieur des îlots résidentiels ne seront jamais aménagés. En ce qui concerne Arvida, on sait que l'immense projet d'un centre-ville monumental (*Civic Center*), imaginé par Brainerd sera abandonné dès 1927.

À l'instar des autres villes de compagnie en Amérique du Nord, les trois agglomérations québécoises n'échappent pas au fractionnement social et ethnique. Ainsi, n'est-il pas rare de voir des quartiers patronaux (à majorité anglophone), aux maisons unifamiliales romantiques inspirées des cités-jardins, côtoyer des secteurs ouvriers (majoritairement canadiens-français) à forte densité, où prédomine le logement multifamilial, comme c'est le cas à Shawinigan. À cet égard, il semble que le plan d'aménagement de la ville d'Arvida ait été pensé en fonction d'un paysage un peu plus démocratique, faisant fi de la ségrégation traditionnelle par quartier. Toutefois, la distinction sociale entre cadres et ouvriers resurgira sous la forme de coexistence de diverses classes de logements dans les mêmes îlots résidentiels.

Les cités-modèles en régions éloignées ont été plus souvent qu'autrement de véritables laboratoires d'essai pour des expériences nouvelles en matière d'urbanisme. En raison de l'envergure des projets d'aménagement, plusieurs promoteurs confrontés à des échanciers serrés ont dû recourir à de nouvelles techniques de construction domiciliaire. C'est ainsi que les matériaux standardisés et pré-usinés firent peu à peu leur apparition sur les chantiers résidentiels. Les méthodes de gestion rationnelle du travail (taylorisme) furent également introduites afin d'orchestrer précisément les interventions des différents corps de métier regroupés en équipes. Dans le cas d'Arvida, l'exposition retrace de façon éloquente les diverses étapes qui ont permis l'érection de 270 maisons en 135 jours au cours de l'année 1926.

Il faut toutefois reconnaître que cette exposition nous laisse à plus d'un égard sur notre appétit. Signalons d'abord que "Villes industrielles planifiées" ne tient pas sa promesse de mettre en relief l'interaction entre ceux qui concevaient les cités-modèles et ceux qui y vivaient. En ce sens, il y a dichotomie entre la problématique énoncée au départ et le matériel exposé. Tout se passe comme s'il y avait abstraction du facteur humain dans la trame urbaine: surexploitation des plans d'architectes (surtout dans les salles consacrées à Témiscaming et à Arvida), surenchère des rubriques par rapport au contenu des étalages (ex. "Paroisse catholique: centre de la vie ouvrière", dans une des salles sur Shawinigan), etc. En outre, plusieurs questions sont laissées en suspens comme les conditions de vie des ouvriers de Shawinigan, une ville qui, durant la Première Guerre mondiale, détenait le troisième taux le plus élevé de mortalité infantile en Amérique du Nord. Rien n'est mentionné non plus quant à la mainmise des compagnies sur le pouvoir municipal (fiscali-



Maison en rangée pour les cadres de la Shawinigan Water and Power (1916–1917), rue George, depuis l'avenue Summit vers le nord-est
Source: Centre d'archives Hydro-Québec, Fonds F1 / Shawinigan Water and Power Company

té, réglementation, justice), moyen par lequel elles pouvaient se soustraire au paiement des taxes et aux dispositions provinciales en matière de protection de l'environnement. Par ailleurs, le mouvement de réforme urbaine dans le Shawinigan des années "vingt" est passé sous silence, alors que la montée du syndicalisme à Arvida et la grève survenue à l'Alcan en 1941 sont à peine effleurées. Heureusement l'ouvrage collectif publié en marge de l'exposition vient combler en partie ce fossé. Parue sous la direction de Robert Fortier, archiviste adjoint au CCA, cette monographie comporte un certain nombre d'essais (dont ceux de Normand Brouillette et de José Igartua) qui abordent des questions comme la mise en place des structures d'encadrement dans les cités-modèles du Québec, les actes de résistance de la population locale faisant accroc au désir d'harmonie sociale recherché par les compagnies, la contribution des syndicats ouvriers et des élites canadiennes-françaises au développement d'une conscience régionale et à la naissance d'une volonté de reprise en main de l'exploitation

des ressources naturelles, etc. Signalons enfin qu'il est regrettable que "Villes industrielles planifiées" n'ait pas poussé plus loin la réflexion sur les facteurs qui ont fait obstacle à la réalisation des utopies qui se profilaient derrière les projets d'aménagement des cités-modèles. En d'autres mots, pourquoi avons-nous écarté si rapidement les idéaux de réforme sociale formulés dans la plupart des courants d'urbanisme au tournant du XXe siècle, pour ne retenir que les aspects techniques et esthétiques véhiculés par ces derniers?

Pour ceux qui auraient manqué l'exposition "Villes industrielles planifiées", rappelons qu'elle sera accueillie par volets à Témiscaming à l'été 1996, au Centre national d'exposition de Jonquières, du 9 mars au 1er juin 1997, au Musée régional de la Côte-Nord à Sept-Îles, de septembre à novembre 1997, et au Centre d'interprétation de l'industrie de Shawinigan, d'octobre 1998 à janvier 1999.